

Un théâtre sur mesure



Indépendance vis-à-vis des institutions, recherche de recettes propres... La méthode Joël Pommerat, « écrivain de spectacle » aussi élégant qu'inspiré, prospère depuis vingt-cinq ans.

Sur le magnifique site de Châteauvallon, dans la salle de théâtre obscure et silencieuse, Joël Pommerat, de noir vêtu, travaille son dernier spectacle, *Les Petites Filles modernes*. Titre provisoire, sans lien avoué avec la comtesse de Ségur. « Je donne peu mes sources d'inspiration, dira-t-il plus tard. Je suis traversé de tant de choses dont je suis à peine conscient... » Debout devant la scène, long et droit, l'auteur-metteur en scène de 62 ans déroule doucement au micro le programme des répétitions de 14 heures à 20 heures, réglé comme une machine. Le matin, il écrit. Le soir, il réécrit à la lumière de ce qui a été répété. Les trois comédiens – Éric Feldman, Coraline Kerléo, Marie Malaquias – sont assis sagement dans les premiers rangs. La douzaine de techniciens de sa Compagnie Louis Brouillard – son, vidéo, lumière, costumes ou régie – écoute les consignes. L'atmosphère est concentrée, chaque minute, précieuse. Grand initiateur de spectacles clairs-obscur à l'écoute de nos sociétés comme de l'invisible, de nos relations au monde comme à l'Histoire, de nos liens à la famille comme au travail, autant conteur que sociologue, Joël Pommerat achève ici une résidence d'un mois. Pour dignement célébrer les 60 ans du théâtre qui surplombe majestueusement la Méditerranée, l'acteur-metteur en scène Charles Berling, directeur de la Scène nationale Châteauvallon-Liberté de Toulon y a en effet invité quelques artistes phares à partager les lieux. *Les Petites Filles modernes* s'y créeront le 24 avril.

Horizontalement et verticalement, défilent sur la scène d'abstraites et splendides images vidéo noir et blanc. Autant de motifs qui hypnotisent, créent le mystère quand s'égrènent de tristes notes de piano. Une grande boîte close est suspendue aux cintres. En jaillissent les hurlements angoissés d'une enfant. « J'ai voulu plonger dans le fantastique, le surnaturel, et non déjouer le merveilleux comme nous le faisons dans Cendrillon. J'aime la simplicité, les lignes claires des contes. Transformés en humains par punition, un garçon et une fille débarquent ici d'un autre monde. Ils purgent leur peine sur Terre, accusés de s'être trop attachés l'un à l'autre, chose interdite là d'où ils viennent. Ils rencontrent deux collégiennes. L'intrigue interroge l'amitié, l'amour, le besoin de se lier. C'est ce lien qui nous fait percevoir et dépasser nos limites physiques et mentales. Les Petites Filles modernes sont juste une déambulation dans la construction de soi. Sans morale. »

Sans adultes non plus. Ou seulement présents par leurs voix, via des dispositifs sonores sophistiqués. Du *Petit Chaperon rouge* (2004) à *Contes et légendes* (2019), le monde de »

Par
Fabienne
Pascaud

Photos
Caroline Chevalier
pour Télérama

» l'enfance, d'ordinaire peu présent au théâtre, l'est beaucoup chez Pommerat. « *M'y intéresser a été au début un moyen de me rapprocher de ma fille âgée alors de 7 ans. On ne vivait pas ensemble. Mon travail prenait tout mon temps. Je voulais qu'elle s'intéresse à moi, à ce que je faisais. Et puis représenter des enfants, leur apprentissage du monde – sans m'adresser forcément à eux – m'a passionné, j'ai continué. En fait d'enfance, c'est celle de ma mère surtout qui m'a marqué : 4 ans en 1945, 4 kilomètres à pied en pleine campagne à 5 ans pour aller à l'école, avec des peurs terribles. Moi, j'étais un petit garçon sage, bon élève, choyé par elle, vendeuse au supermarché dans la banlieue de Chambéry. Mon père, sous-officier dans l'armée, puis petit employé de banque, est mort jeune. Du coup, je n'ai pas passé le bac. Mais ma mère n'a jamais été inquiète de mon avenir, elle me faisait confiance.* »

Comme dans *Le Petit Chaperon rouge* et *Contes et légendes*, les adolescentes des *Petites Filles modernes* sont incarnées par deux adultes. « *Les enfants changent trop en grandissant, travailler sur une longue période avec eux est impossible. Or j'ai besoin que mes spectacles se jouent longtemps, je le revendique. D'abord, passer d'une création à l'autre m'angoisse – je suis lent –, et puis, si on prend soin de lui, un spectacle mûrit, devient plus beau encore. Voir vieillir les acteurs dans leurs rôles, c'est la vie.* » Voilà le cœur de la méthode, de la magie Pommerat : nourrir, enrichir le travail dans la durée. « *Jouer, c'est conjuguer les temps fictionnel et réel. Réinventer le temps. "L'habiter autrement", comme dit le poète Valère Novarina.* » Cinq mois de répétitions discontinues dans sept résidences d'artiste – de Paris à Bourges, d'Agen à Châteauevallon, via La Rochelle et les Tréteaux de France – auront été nécessaires aux *Petites Filles modernes*, faute d'un lieu permanent où travailler. « *Dès l'été 2023, rêver, réfléchir seul sur l'urgence de l'histoire à raconter et de la forme à adopter. En 2024, choix des acteurs, début d'ateliers d'improvisation autour de situations et de thématiques. Les répétitions avec texte commencent en janvier 2025 et la pièce se construit de manière chaotique. Je ne pratique pas "l'écriture de plateau", qui reprend les impros des comédiens. J'attends plutôt d'eux qu'ils m'inspirent, fassent vivre leurs personnages. Je filme tout, et je visionne. Les voir active mon écriture. Les rôles sont écrits sur mesure, jamais interchangeable.* »

Que Joël Pommerat ait toujours refusé de diriger un Centre dramatique national, avec le confort de subventions garanties, s'explique donc. Comment y concilierait-il sa lenteur de créateur et la réactivité d'un patron ? « *Diriger ma compagnie, écrire, répéter, c'est déjà trois vies. Et les artistes que j'ai vus céder aux mirages d'une direction ont fini par perdre les qualités pour lesquelles le ministère les avait justement nommés. Accueillir d'autres créations dans son lieu, se battre avec les tutelles pour obtenir des moyens, c'est trop de charge mentale ! Pourquoi les accabler de responsabilités administratives, financières qu'ils ne maîtrisent pas ? Dans les scènes nationales, nombre de directeurs le font admirablement, tout en sachant programmer des artistes dont nous, leurs pairs, n'avons pas le temps d'aller voir les spectacles, reconnaissons-le. Chacun doit faire la part qui lui revient et dont il est surtout capable : voilà notre vraie, notre seule responsabilité, et non nous éparpiller dans ce que nous ne savons pas faire. Les créateurs que j'admire sont ceux qui ont modelé leur théâtre, cherché leur propre mode de production sans se caler sur l'existant : Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie, Peter Brook autrefois aux Bouffes du Nord.* »

Sa part à lui, Joël Pommerat, est déjà immense côté lumière, son, image vidéo, gestuelle dans l'espace. « *Le théâtre n'est pas que texte : le corps de l'acteur fait aussi parole. Il faut inventer toutes sortes de formes à la parole. En "écrivain de spectacle", j'écris en trois dimensions. Sans négliger l'invisible. Ni l'imaginaire du spectateur qui co-construit la pièce avec nous. À condition qu'on lui laisse des trous qu'il ait envie de combler. Il faut savoir écrire entre les pleins et les creux. J'ai souvent utilisé des voix off, qui amorçaient l'histoire. Dans le "théâtre-roman" que j'essaie désormais, les choses se racontent en même temps qu'elles se vivent.* »

Une expérience de « pur présent » qui se défie des mécaniques de la représentation comme des trucs de jeu. Les comédiens de la Compagnie Louis Brouillard, fondée en 1990, sont rompus à l'exercice, et en rare osmose avec le public. Jusqu'à *Ma chambre froide* (2011), Pommerat n'écrit d'ailleurs que pour ses premiers compagnons d'aventures. Pas assez sûr de lui, avoue-t-il, pour engager d'autres acteurs et supporter des contre-propositions extérieures au groupe pionnier. « *Après, j'ai craint de les bloquer dans mon monde et qu'ils en souffrent. J'ai ouvert la troupe, choisi des comédiens capables de "ne pas faire", juste de laisser disparaître, doués pour l'artifice, mais dans le dépouillement. Avant de voir l'acteur, je cherche la personne.* »

Depuis une douzaine d'années, avec une trentaine de techniciens, ils sont une cinquantaine d'interprètes sur les routes à être salariés annuellement par la Compagnie Louis Brouillard (avec un cachet de 280 à 300 euros brut par représentation). Ils tournent parallèlement environ cinq spectacles – en 2024-2025, *Contes et légendes*, *Marius*, *Amours (2)*, *La Réunification des deux Corées*, et bientôt donc *Les Petites Filles modernes*. Non seulement Joël Pommerat aime que ses créations se peaufinent avec le temps, vivent pour le plus grand nombre possible de spectateurs, mais il a besoin des recettes de ces tournées. La production des *Petites Filles modernes* coûtant 700 000 euros – longues répétitions et moyens techniques obligent –, comment la compagnie peut-elle faire lorsque l'État lui accorde 400 000 euros – et c'est une des mieux dotées ! – et la Région Île-de-France 120 000 euros ?

Dans l'entreprise théâtrale Pommerat, les subventions couvrent en général 50 % des frais de fonctionnement. À sa charge d'assurer le reste par les recettes de billetterie, les ventes de spectacles, la part de coproduction au titre d'« artiste associé » : à Nanterre-Amandiers, à la Scène nationale de La Rochelle, au TNP de Villeurbanne. « *On bricole en permanence, l'équilibre est fragile, soupire-t-il. Mais nos créations seraient encore plus onéreuses si je dirigeais un théâtre public, dont les conventions collectives sont plus drastiques. C'est vrai qu'elles coûtent plus qu'elles ne rapportent. L'installation d'un spectacle en tournée, par exemple, nécessite deux jours, la compagnie ne fait jamais plus de 500 euros de marge. Et nos subventions n'ont pas augmenté depuis 2017, à l'inverse des frais de fonctionnement. Alors faut-il collaborer avec le théâtre privé ? S'il a eu le courage de reprendre, à perte, Ça ira (1). Fin de Louis – vingt comédiens en scène et un coût de production de 1 200 000 euros ! –, Jean Robert-Charrier, qui dirige le Théâtre de la Porte-Saint-Martin (propriété de Fimalac), n'aurait jamais pu le produire seul ! Et personne dans le secteur privé ne se serait engagé avec lui sur un tel projet. Au moins a-t-il respecté notre travail et accepté mes conditions : réduire la jauge pour un bon*

Les créateurs que Joël Pommerat admire ? Ariane Mnouchkine et Peter Brook, « qui ont cherché leur propre mode de production sans se caler sur l'existant ».

Page précédente : les actrices Marie Malaquias et Coraline Kerléo avec le metteur en scène, lors d'une répétition des *Petites Filles modernes*, mi-avril, à Châteauevallon.

rapport scène-salle, ne pas jouer tous les soirs pour que les comédiens se reposent des cinq heures de spectacle, pratiquer un prix de place accessible. »

Avec ses tournées et résidences – quinze jours minimum, un mois maximum, sans jamais maîtriser les dates –, Joël Pommerat est un artiste nomade. Pour garder sa liberté, son indépendance et un isolement propice au travail.

Mais il est dur d'être en continu déplacement quand on se dit casanier, n'aimant guère les voyages, ne supportant plus de se retrouver dans une gare. « *J'habite dans le Lot-et-Garonne et ma meilleure résidence est le théâtre d'Agen, tout proche, dont la directrice me confie les clés aux vacances.* » Son rêve ? Acheter une ferme désertée et ses corps de bâtiment, comme il y en a tant là-bas, pour en faire un lieu de travail et de résidence à partager avec d'autres. Pourtant Joël Pommerat ne réclamera rien. Il continuera son système avec rigueur et débrouillardise, seul en France à rejouer son répertoire pour créer d'autres œuvres plus profondes encore, dialoguant mieux encore avec le monde et permettant d'en explorer les zones d'ombre. Il fait vivre une compagnie où six salariés sont en CDI ; lui ne veut l'être qu'à mi-temps, parce que payé déjà en droits d'auteur. Élégance. Honnêteté. Fiabilité. Timidité. Il s'investit peu dans les écoles et l'éducation artistique, leur préfère les prisonniers et les prisons. Et pourrait animer à la rentrée un théâtre construit au Centre pénitentiaire des Baumettes, à Marseille. Une salle pour détenus plutôt qu'un Centre dramatique national ? « *Je suis devenu un bourgeois, mais je n'appartiens pas à ce monde-là. J'ai compris tardivement que montrer au théâtre ces invisibles à qui on ne donne pas la parole, comme je le fais, renvoie à mes origines populaires. Je ne suis pas à l'aise avec ce monde de l'élite que je côtoie et qui me considère comme l'un des siens. Mais ce malaise me gêne peu. J'ai besoin d'être seul.* » ●



À VOIR

Les Petites Filles modernes, du 24 au 29 avril, au Théâtre couvert de Châteauevallon (Var). Et du 4 au 6 nov. à La Rochelle, du 22 nov. au 10 déc. au TNP de Villeurbanne, du 18 déc. au 23 janv. au Théâtre Nanterre-Amandiers.